



ISSN 1951-6436

ISSN en ligne 2260-8060

Le message du drapeau Nouvelle de Datla Devadanam Raju¹ Traduite du télougou en français par Daniel Negers

Daniel Negers
INALCO, Paris

A propos de l'auteur

L'auteur, Datla Devadanam Raju, est né à Kolanka un village proche de Yanaon dans le District de l'Est Godavari le 20 mars 1954. Il réside à Yanaon depuis 1987 qu'il a rejoint comme enseignant. Actuellement à la retraite, il a publié de nombreux livres de nouvelles et recueils de poèmes depuis 1997. Plusieurs ouvrages ont été traduits en d'autres langues (tamoul, malayalam, hindi, anglais), et l'auteur a reçu plusieurs prix de félicitations régionaux, pour sa poésie ainsi que pour ses nouvelles depuis 2003.

Les récits ont initialement paru séparément (février 2011-novembre 2012) dans plusieurs magazines littéraires. La collection de nouvelles « Yanam kathalu », Récits de Yanaon, a fait l'objet d'une bonne réception littéraire en pays télougou, ainsi que d'une étude et de recherches universitaires en cours. Publié en 2012, l'ouvrage de fiction *Yanam kathalu* avait été précédé d'un récit à caractère historique (*Yanam caritra, Histoire de Yanaon*, 2007) et connaît une suite intitulée *Kalyanapuram, Yanam kathalu 2*.

...

Au seul nom de Gaubert chacun prenait peur. Celui-ci ne supportait pas la moindre désobéissance, et la punissait avec une effroyable sévérité. Lorsque *dora*² Gaubert³, Monsieur le Gouverneur⁴ Gaubert, roulait en voiture à cheval, la route se projetait en volutes de poussière. Des deux côtés du chemin, les gens devaient saluer l'échine courbée. Quatre soldats faisaient galoper leurs chevaux devant sa⁵ *tanga*⁶. Assis royalement, ce petit seigneur scrutait les alentours.

Un couvre-chef ciment-prune vissé sur la tête, veste de même couleur, canne en rotin à la main, cigare en bouche, il écumait d'épaisses bouffées de fumée. Jambe posée l'une sur l'autre, il étalait sa superbe ! « Ô Guirollaa Venkanna, admire le grand style ! Pas vrai ! Il règne en maître à sept vastes océans de chez lui ! Regarde ces bons-à-rien de mendigots que nous sommes devenus ! » ajouta Kasireddi Bapanna, tandis qu'il secouait la poussière qui le recouvrait et crachait de façon sonore les yeux rivés sur la direction qu'avait prise le cabriolet.

« Coupe un peu ton sifflet ... Si tes mots lui montent aux oreilles, il nous arrache les os et nous écorche vifs. Hé ! Dis-donc Bapanna ! un gars comme toi, ça devrait être au service du *dora*⁷ ! Pas vrai ? »

« Où c'est-y qu'y aurait du travail pour des gars comme nous ? Tu sais-t-y pas qu'y faut qu'même une belle jeunette bien faite doit se laver de toute la terre dont elle s'est salie en travaillant avant d'être envoyée devant lui ?! Et si elle lui plaît, il lui fait envoyer mot sur mot pour satisfaire son plaisir. C'est comme ça qu'on a une place à son service », dit encore Bāpanna.

« On dirait que c'est ce qu'a fait Narigadu, pas vrai ? Ce serait le seul exemple ? ... cette histoire à faire apprécier de la bonne viande tendre de buffle au fiston du *dora* ? ».

« Allez, on n'a rien à voir avec tout ça. C'est vraiment pas notre genre. Je vais plutôt sur les bords de la Godavari. » Bapanna se mit debout.

•••

Monsieur le *dora* Gaubert avait fait convoquer quelques personnes à son bungalow⁸ en vue de les employer à son service. Il avait fait venir des hommes trapus et grands, costauds et bien en chair. Il y aurait une place pour ceux qui travailleraient loyalement en témoignant d'un esprit de dévouement total et de complète dévotion à l'employeur⁹.

Bapanna faisait partie du groupe. Il était venu voir un peu comment ça se passait. Des képis français khaki déambulaient ici où là.

Soulevant la poussière au-dessus de la rue Pancala Vidhi, le cabriolet *tanga* du grand chef de ces lieux s'arrêta devant le bungalow de la résidence coloniale. Le hennissement des chevaux faisait partie de la pompe attachée au pouvoir. Le maître des lieux descendit souverainement du cabriolet.

Une guérite gardait le portail principal. Une sentinelle s'y tenait.

Aussitôt qu'ils virent le chef français, tous ceux qui discutaient affalés contre le mur et assis au sol se levèrent en joignant les deux mains devant leur poitrine pour saluer.

Plus d'une heure passa sans qu'on ne les appelât. Bon, ça viendra de toute façon. Il n'y avait qu'à rester figé comme une pierre à attendre.

À la solde du Français, Samson vint près d'eux les compter. Il les détailla tous attentivement.

Ils étaient quinze en tout.

Il s'approchait de chacun d'eux et leur donnait un coup sur le haut du bras. Il renvoya chez eux dix d'entre eux d'un simple « ouste, allez, ouste ! ».

Bapanna faisait partie des cinq restants. Ce travail est pour ceux qui montrent leur envie de faire continûment de toute leur vigueur ce qui leur est confié.

Samson les fit tous entrer et se tint sur la marche supérieure du portique de vérandah.

Il se mit à parler en gesticulant à sa façon.

« Hé ! Vous-là ! Qu'est-ce que vous en dites d'avoir un emploi au premier signe du patron ? C'est la chance de votre chance ! Vous devez vous conduire avec une dignité sans pareille et une discipline exemplaire. Voilà ce que signifie le service ici. Être disponible et prêt toute la journée. Ne jamais rester à rien faire. Porter toujours à l'épaule la serviette noire que nous vous donnons, mais à aucun moment jamais ne se chausser de sandales. Il est interdit de rire aux éclats ou de parler bruyamment. Ôtez-vous l'idée de dérober quoi que ce soit et vous devez vous astreindre à toute tâche d'un même pied. Si vous venez à rencontrer par hasard le patron ou son épouse, vous resterez debout tête baissée, les mains sur le haut des bras croisés. Ne crachez pas en vous râclant la gorge à grand bruit. En cas de toux, reprenez-là, mettez les mains à la bouche et éloignez-vous à bonne distance. À la moindre incartade, la punition sera sévère. Les employés d'ici ne sont en manque ni de nourriture ni de vêtement. Vous savez aussi combien il est prestigieux de travailler pour notre patron. Tous les gens de la localité vous apprécieront. Voilà de quoi il retourne. »

Bapanna n'avait pas eu l'idée bien nette de cette sorte d'emploi.

Il fit savoir qu'il n'avait pas besoin de ce travail.

Samson n'apprécia pas que Bapanna s'en allât. Et, par conséquent, il essaya de le convaincre. Sans succès. Bapanna n'écouta pas.

Il lui tourna le dos et partit.

« Ah bah alors ! celui-là... ! Il enrobe si jôliment de mots doux une vie d'esclave » se disait Bāpanna en retournant chez lui.

Le gouvernement des *Maîtres Blancs* est une vraie plaie pour le peuple. Les gens se sont habitués à vivre en opinant du crâne comme des moutons mais ce que font les pouvoirs coloniaux est tout un. À chaque incident chez eux, les Français pacifient les esprits en rappelant ceux de temps plus anciens du pouvoir britannique.

À peu de chose près, les atrocités et méfaits des soldats ne manquent pourtant pas. Les Français tout autant que les Anglais ont appointés des soldats des régions du Nord-Est comme l'Assam. Kasireddi Bapanna avait de la famille à Mallavaram et dans la ville de Kakinada et l'on apprenait toutes sortes de nouvelles à travers eux. Et, c'est vrai, les Français montrèrent habituellement plus de clémence au su des situations réelles, en accordant par exemple des reports d'échéance. Si Yanaon¹⁰ demeurait coupé du reste de l'Inde, il savait donc que le poids des impôts ne diminuait pas du temps même de la famine. On pourrait dire que le Français connaît la marche du monde.

Mais, bien qu'il fût Français, le *dora* en charge du pouvoir était lui aussi un étranger. Si Bapanna n'avait jamais étudié ni reçu d'instruction, il était très au courant des mouvements de contestation nationalistes qui se déroulaient dans le pays tout entier. Il trouvait donc étrange qu'aucun trouble de ce genre ne se passât à Yanaon.

À travers l'action du Mahātma Gāndhi, les gens ordinaires connaissaient eux-aussi la différence de situation entre la classe des gouvernants et celle des opprimés. Les allocutions de Gāndhi parvenaient en raz-de-marée fulgurant aux gens de toute classe dans l'Inde entière. On savait ce que signifiait le patriotisme. Les paroles des dirigeants inspiraient à l'envi.

Voici mon peuple, les gens auxquels j'appartiens... Cette terre est à moi... Ces rivières m'appartiennent... Je respire ce souffle... Et ceci est mon histoire... Qui est celui-là ? ... D'où est-il, d'où vient-il ce *dora* ?

Son sang bouillait à gros flocons. Ses yeux s'enflammaient... Il comprimait ses poings à les craquer et ne pouvait retenir des flots de pensées qui ne trouvaient pas de mots.

Une excitation inconnue saisissait Bapanna et d'inaccessibles pulsions d'anxiété aux désirs incertains l'habitaient maintenant. Il n'avait plus moyen de relâcher sa colère ni sa rage de façon appropriée.

Pas de travail, ni rien qui vaille... Tu traînes tes guêtres à la petite semelle... à tourner en rond sans rime ni raison... Quand donc le comprendras-tu donc, fiston... », bataillait toujours sa mère à lui dire tandis qu'il s'en fichait et baillait aux corneilles ...

Bapanna arpentait d'un bout à l'autre la rue Bussy à faire et défaire constamment son turban. Cette rue se poursuit à angle droit sous forme du "v" de l'alphabet latin. Les gendarmes passent au loin sur leurs chevaux en soulevant des nuages de poussière.... Derrière vient le cabriolet *tanga* du Français seigneur des lieux.

Bapanna sauta le muret et se retrouva au pied du grand tamarinier. Petit à petit le bruit des chevaux se rapprocha... prenant le virage au tournant, ils s'engagèrent dans la rue Bussy.

Une exaltation au-delà des mots... qu'il faut métamorphoser, de façon ou d'autre... de l'audace...

Il attrappa une pierre pointue et affûtée comme un couteau, regarda tout autour. Il y avait suffisamment-là de cailloux adaptés pour décocher des projectiles à la volée.

Monsieur le *dora* Gaubert était plaisamment assis à son aise. La *tanga* allait dépasser Bapanna. L'occasion qui s'offrait à sa main allait s'échapper à l'instant. L'opportunité était unique. Il pointa un regard de chasseur.

Au moment où Bapanna s'apprêtait à lancer son jet en visant la tête du Français qu'il prenait pour cible... le cabriolet de celui-ci s'arrêta. Le *dora* se pencha vers le bas. Les chevaux qui précédaient s'arrêtèrent en hennissant.

Le seigneur descendit de la *tanga*. On ne sait pourquoi cela se fit.

Bapanna jeta la caillou frapper le sol. S'il avait projeté la pierre avec cette violence, le Français passait de vie à trépas. Mais s'il avait raté sa cible d'un seul instant, Bapanna aurait reçu une punition d'une sévérité extrême.

Bapanna ne rentra pas directement chez lui.

Il arriva à la riche bâtisse à un étage¹¹ des Commerçants¹² qui jouissaient d'un droit d'exemption sur les terres franches du *manyam* en passant par la rue principale du grand temple de Vishnou.

Au marché, c'était la cohue. Les gens étaient partout et se déplaçaient en tous sens.

Davuluri Sambasivudu l'interpella aussitôt.

« Eh bien Bapanna, que fais-tu là ? Où t'étais passé depuis ce matin ? C'est-y où qu't'étais mort ? Que t'es allé, où on ne pouvait te voir nulle part ? ».

Bapanna ne dit rien. Il agita la main et s'en alla en direction du bungalow de Monsieur le *doragaru*¹³.

La résidence coloniale était totalement silencieuse. Pas un son, rien ne remuait.

Il fit encore dix pas dans la rue Pancala Vidhi jusqu'à un cocotier qui se trouvait à côté du mur d'enceinte. Il regarda vers le ciel au dessus du bungalow. Avec un léger sourire, il vit le drapeau français qui flottait là au vent. Il semblait se balancer fièrement en faisant voler ses replis.

Depuis cet endroit, la berge de la rivière faisait un coude. Il poursuivit sa marche en suivant les montées et descentes du chemin le long du mur de levée construit pour protéger la ville des inondations.

Il atteignit la berge de la Godavari. Le flot du courant de Mère-rivière Nadimatalli coule par bonds rapides et connaît des sautes de niveau importantes. Il y a un banc de sable au milieu du fleuve. On aperçoit de tout petits bateaux de pêche dans le lointain. Il arrangea le sol et s'assaya.

Les flots de la Godavari étincelaient de mille reflets dans le crépuscule du soir.

Le vol aligné des oiseaux dessinait la forme d'un arc. Sous le coup d'un jet de mémoire soudain il se leva brutalement et se tint debout. Il se dirigea vers chez lui. Il était affamé et son ventre le harcelait. Il se nourrit d'abord des moqueries de sa mère avant de croquer quelques miettes.

Il étendit son lit à l'air libre. Il plaça sous sa tête le sac qu'il tira de la pièce et que lui avait donné son parent Sitaramulu de Kakinada. Il restait allongé les mains sur la poitrine à regarder les étoiles dans le ciel. Nulle trace de sommeil. Il se tournait d'un côté et d'autre sans trouver le repos.

Minuit passa. Il ne supportait plus de rester au lit. Il prit son sac, le plaça sous l'aisselle et parcourut la rue.

Lorsqu'il arriva près de la maison de Davuluri Venkataramudu dans la rue Pancala Vidhi, il lui sembla que des ombres bougeaient au loin. À l'abri du cocotier, il jeta un œil attentif tout autour. Des sentinelles faisaient des tours de garde à côté.

Bapanna ne tarda point. S'appuyant d'un pied contre le tronc du cocotier et de l'autre contre le mur il grimpa tout en haut. Il ne se souciait pas des fourmis rouges qui le mordaient.

Les plaques de métal alignées en bas du Bungalow du *doragaru...* puis les fines tuiles... le toit au-dessus en forme de *gopuram...* voilà qu'elle était la construction. Sans faire aucun bruit, il arriva là où il voulait.

Il prit le tissu doublé qui était dans son sac. Il l'ouvrit précautionneusement. Il regarda au-dessus en levant la tête.

La fine hampe de fer se dressait verticalement sur quatre pieds de haut. Il sortit du sac le drapeau de l'Inde et l'aplanit proprement avec ses doigts. Il se mit debout. Il baisa le drapeau en y appliquant les lèvres. Il recouvrit lentement la hampe avec le drapeau.

Une vision d'apparence extraordinaire lui frappa les yeux dans la nuit obscure.

La bravoure secrète du patriotisme lui inspirait la manifestation grandeur nature du Mahatma Gandhi.

Un frisson d'excitation causé par le geste d'héroïsme de Bapanna lui parcourut tout le corps. Il demeura longtemps ainsi immobile à regarder dans la direction du drapeau.

Le visage des soldats qui viendraient le lendemain lever les couleurs françaises virerait à coup sûr au cramoisi. Ils ne pourraient que pousser des hurlements apeurés.

La nouvelle significative du drapeau se propagerait immanquablement aux quatre coins du pays. Les habitants de Yanaon n'arrêteraient pas de parler de cette affaire-ci. « "Jaï Bharat", Vive l'Inde » cria-t-il vivement en son for intérieur l'esprit saisi d'extase. Il salua dévotement le drapeau.

Il redescendit au comble de la satisfaction en pensant au début de la nouvelle ère qui s'annoncerait demain matin à l'aube, et rejoignit le mur d'enceinte sans faire un bruit. Arrivé en haut du mur il retint joyeusement son regard une dernière fois sur le drapeau.

Au moment même où il s'apprêtait à sauter en bas du mur, des soldats apparurent qui pointaient vers lui leurs fusils.

Bapanna ne traîna pas. Il sauta en un clin d'œil et se mit à s'enfuir en courant. Les soldats n'eurent aucun scrupule.

Ils firent feu dans l'obscurité dans les circonstances légitimes d'une situation d'infraction bien fondée.

Bapanna reposait inerte dans une mare de sang...

Cette fable entière n'était qu'un récit fictif inventé par les soldats. Il s'agissait d'une version falsifiée de l'Histoire.

Voici quelle était vraiment la vérité.

Il est entièrement vrai que les soldats aperçurent Bapanna lorsqu'il était en train de sauter en bas du mur après l'avoir rejoint. Simplement, le fait que Bapanna ait couru pour s'enfuir était un mensonge.

Bapanna sauta tranquillement en face des soldats. Il s'adressa à eux un petit sourire aux lèvres. Il ne tenta pas de s'enfuir. En outre, il raconta fièrement ce qu'il avait fait. Un soldat saisit Bapanna durement.

Ils éveillèrent aussitôt le gouverneur français¹⁴ pour lui conter immédiatement l'affaire.

Celui-ci prit sa décision sur le champ en pensant aux intérêts futurs des Français.

Ils amenèrent Bapanna à nouveau à côté du mur d'enceinte.

On ne perdit pas de temps à cribler Bapanna de balles.

Toutefois, l'acte de bravoure flotterait encore fièrement en dansant au vent au-dessus du bungalow du gouverneur, au moins pour une heure encore.

Notes

1. Titre de l'histoire originale : « Patākasandēśam », publiée par Palapitta Books Hyderabad en 2012.

2. Le terme *dora* « chef, capitaine, maître », indique une signification propre à la civilisation télougoue et désigne dans son étymologie originelle la plus ancienne un « chef tribal indigène », en tant que « personne de haut standing en position d'autorité et de pouvoir ». Dans le contexte colonial, le mot en est venu à être employé avec cette dernière signification statutaire associée au signe du pouvoir, pour faire référence à l'étranger Blanc, en tant que dominant politique. Cette acception prolonge le sens que le terme a pris historiquement pour s'appliquer à celui qui exerce le « pouvoir royal de fait » mais qui n'en a pas le statut brahmanique (*kshatriya*) entier pour être reconnu comme *rāja* de droit. Le terme entre ainsi dans l'un des noms d'une caste (*velama dora*, *adi velama*) dont les membres ont pu exercer la souveraineté royale dans le mode traditionnel indien an tant que roi ou roitelet d'une « chefferie », principauté ou « petit royaume », et être reconnus comme *rājas* ou *mahārājas*, à l'instar de porteurs légitimes de la souveraineté de statut *kshatriya*, et avec lesquels ils étaient généralement en situation de rivalité. Le mot continue d'ailleurs à être utilisé pour des personnages des gens des Tribus en contact avec la société indienne des plaines selon un rapport direct ou indirect avec la connotation de cette étymologie première dans la société contemporaine.

Le terme *dora* renvoie donc à plusieurs acceptions possibles (maître étranger, blanc, etc.), qui seront alternativement traduites pour indiquer les idées applicables au contexte de la nouvelle, soit dans un ordre de désignation de pouvoir politique (le *dora* Gaubert représente la personne du « Gouverneur » de Yanaon – télougou *yanam*), dans celui de son origine étrangère particulière (occidental Blanc, le Français ou le Britannique) associée à l'exercice du pouvoir colonial, ou encore en tant que marqueur (de classe) d'une domination sociale et économique en tant que « patron » employeur. Ces acceptions à valeur hautement connotative se signalent encore par leur extension envers ceux qui sont rattachés à une « personne de haut standing en position d'autorité et/ou de pouvoir » par des liens de parenté, et selon leur qualité propre. Ainsi, tandis que la nature de « dominant politique » s'incarne à plusieurs reprises dans l'ajout du mot « *pedda* », « grand, puissant, éminent » – « *pedda dora* » pour qualifier le personnage du « Chef Gaubert » –, les vocables « *cinna dora* » « petit chef » et « *dora sani* » « femelle chef » sont employés pour désigner respectivement le fils et l'épouse du « gouverneur ».

3. La translittération minutieuse du télougou /*gober*/ voudrait le nom « Gobère ». Mais le nom est fictif, et la transcription des noms du français en télougou est habituellement fautive, aléatoire et approximative : les noms français sont lus, compris et translittérés selon une phonétique de l'anglais, elle-même incorrectement transposée en télougou du fait des différences phoniques irréconciliables entre les deux langues. Je choisis l'orthographe homophonique « Gaubert », qui me paraît plus plausible comme nom de famille français.

4. Voir note 2

5. Je supprime la répétition du nom. L'usage littéraire du télougou, presque inverse, pour l'usage récurrent des répétitions, varie entièrement du français sur ce point.

6. Le mot *tanga* désigne une voiture à cheval à deux roues que l'on pourrait rapprocher du type ancien du "cabriolet", dont j'utiliserai aussi le nom dans le cadre de la traduction par souci de fluidité.

7. L'expression « petit seigneur » traduit ici le mot *dora* selon la connotation directe qu'il englobe comme signe d'un ordre idéologique, sociologique et socio-économique marquée par des caractéristiques de comportement et de mentalité conformes à l'esprit d'une logique de soumission extrêmement hiérarchisée.

8. Le mot *bangla* (bungalow) à une origine géographique (Bengale) et désigne une demeure ou résidence coloniale, associée originellement au style architectural et à son lien avec le lieu régional premier de l'implantation coloniale.

9. Voici le problème de traduction le plus aigu : le terme "d'employeur" peine à donner l'idée la plus ténue de la notion télougoue qui apparaît ici, de « *prabhu* », et dont une correspondance approximative réclamerait les mots de "seigneur", "souverain", ou "dieu suprême". De fait, la paraphrase « un esprit de complète dévotion à l'employeur » est donnée comme signe d'équivalence pour l'expression télougoue « *prabhu bhakti* », un concept issu de l'esprit religieux brahmanique hindou, qui dénote une idée originelle de « dévotion à un souverain terrestre ou au seigneur céleste ». Bien évidemment, un tel concept est trop éloigné de la culture civilisationnelle française moderne et contemporaine pour pouvoir, me semble-t-il, être repris avec une force de signification quelconque dans le cadre social séculier du contexte textuel de la nouvelle.

Un problème de même ordre, mais d'un degré moins irréductible, se pose aussi pour le terme de *desa bhakti* que l'on peut approximativement traduire dans sa littéralité en tant que « religion dévotionnelle qui s'applique au pays ». Ce terme sanskritisé pan-indien, comme le précédent, a pu être traduit de manière assez standardisée par l'expression « la religion patriotique » et se rapporte en fait à la simple idée patriotique en contexte indien. Plus simplement, en contexte moderne, et amputé de ses valeurs connotatives, le mot « *desabhakti* » se rapporte aux idées politiques nationalistes et indépendantistes, et signifie purement et simplement : « patriotisme », pour tout indien, de quelque religion ou obédience que ce soit, athée, chrétien, hindou, musulman, socialiste ou communiste y compris.

10. Le nom "Yanaon" traduit le télougou "*yanam*", dérivé du mot "*inam*" qui désigne une « terre franche donnée en culture sans droits, taxes ou impôts à payer ».

11. « La riche bâtisse à un étage » traduit le mot « *meda* », qui renvoie à l'idée d'une demeure à un étage ou plus, plutôt cossue.

12. Le mot « Commerçants » ou « Marchands » n'apparaît pas dans le texte. Le terme traduit le mot télougou « *komati* », le nom de caste habituel des « *vaisya* » en andhra, les propriétaires et résidents de ces demeures localisées selon les informations contextualisées connues de tout habitant de Yanaon ou de sa proche région.

13. Le mot *doragaru* est constitué d'un suffixe de respect (*garu*) qui peut se traduire par "monsieur" ou "respectable personne". J'ai conservé le terme composé les deux fois où il apparaît sous forme adjectivale suffixée dans le texte télougou de la nouvelle, (à chaque fois, en relation à la demeure coloniale ou "bungalow" du "Résident préfectoral français"), en lui préfixant le mot français "monsieur" lors de sa première occurrence, par souci de clarté. On lira donc l'expression "Monsieur le *doragaru*" que l'on peut comprendre également comme "Monsieur le respecté *dora*".

14. Je traduis ici l'expression "*pedda dora*" (*grand chef, grand capitaine, grand dirigeant*) par "*le gouverneur français*" en raison du rôle et de la fonction impliquée par le personnage dans un contexte au caractère éminemment politique où le responsable français est porteur d'une dimension explicitement régaliennne.